

TUE OU SOIS EFFACÉ

Marcus V.



Tue ou sois effacé

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Compilation : 100%	4
Chapitre 2 : Zone Blanche	8
Chapitre 3 : Protocole d'Exécution	13
Chapitre 4 : Injection de Conflit	17
Chapitre 5 : Surchauffe des Docks	21
Chapitre 6 : Variable d'Héritage	25
Chapitre 7 : Erreur Système : Fratricide	30
Chapitre 8 : Siège de Marbre	35
Chapitre 9 : Comptes Verrouillés	39
Chapitre 10 : Saturation du Buffer	43
Chapitre 11 : Climax : La Suppression Finale	48
Chapitre 12 : Nettoyage du Cache	52
Chapitre 13 : Aube Analogue	56

Chapitre 1

Compilation : 100%

L'humidité suinte des murs en béton brut. Le bunker se situe sous le quai de Rive Neuve. L'air sent le sel, le tabac froid et l'ozone des circuits. Léo est assis devant trois moniteurs. La lumière bleue creuse ses joues livides. Ses doigts frappent le clavier avec une régularité mécanique. Chaque pression produit un clic sec. Le bruit sature la petite pièce. Léo ne porte pas de casque. Il écoute le sifflement des ventilateurs du serveur.

Le terminal affiche des colonnes de chiffres hexadécimaux. C'est le cœur d'Aeterna. Le serveur central de la N'drangheta tourne à plein régime. Il gère les flux de drogue et les contrats d'assassinat. Léo a trouvé la faille dans le protocole de chiffrement. Il injecte le malware par un tunnel SSH sécurisé. Le curseur clignote. Le script dévore les pare-feu. Les couches de sécurité s'effondrent les unes après les autres. Léo écrase un mégot dans un cendrier en métal. Ses articulations craquent.

Le premier pare-feu cède à 23h12. Le code source d'Aeterna apparaît à l'écran. C'est une architecture complexe. Des milliers de lignes de C++ optimisées pour le crime. Léo insère sa charge utile. Le malware Aeterna n'est pas un virus destructeur. C'est un éditeur de réalité. Il cible la base de données des "Opérations Spéciales". Dans cette table, les noms des cibles sont associés à des tueurs. Léo lance la fonction de permutation.

Le script scanne les identifiants des clans. Clan Di Mauro. Clan Bellucci. Les deux piliers de Marseille. Le programme identifie les lieutenants. Il croise les coordonnées GPS des téléphones cryptés. Léo tape une commande de validation. Le processeur monte en température. Le ventilateur hurle. Léo pose sa main sur le boîtier brûlant. Il

ne retire pas ses doigts. La douleur physique est une donnée stable.

Sur l'écran de gauche, une carte de Marseille s'illumine. Des points rouges et bleus s'affichent. Ce sont les terminaux des soldats. Le malware réécrit les ordres de mission en temps réel. Don Bellucci reçoit l'ordre d'éliminer les fils Di Mauro. Les Di Mauro reçoivent les contrats sur les entrepôts Bellucci. Le script modifie les photos des cibles. Il remplace les visages des ennemis par ceux des alliés. La confusion binaire s'installe dans le réseau.

Léo observe la barre de progression. 45%. Le système de refroidissement liquide du serveur glougloute. Léo ouvre une canette de soda tiède. Le sucre frappe son sang. Ses yeux injectés de sang fixent le défilement des logs. Une alerte de sécurité clignote en rouge. Un administrateur distant tente de reprendre le contrôle. Léo tape une séquence de contre-mesures. Il lance une attaque par déni de service sur le nœud de l'administrateur. L'alerte disparaît. Le silence revient dans le bunker.

Le script atteint 60%. Léo accède aux caméras de surveillance de la ville. Il pirate le centre de gestion du trafic. Il crée une zone blanche autour du Vieux-Port. Les flux vidéo bouclent sur des images de rues vides. Les feux de signalisation passent tous au rouge fixe. Les réseaux mobiles civils tombent. Seuls les canaux cryptés de la mafia restent actifs. Le malware les utilise comme des vecteurs de propagation.

Léo se lève. Il marche jusqu'au fond de la pièce. Il vérifie les batteries de secours. Les onduleurs ronronnent. Il revient s'asseoir. Ses doigts reprennent leur danse. Il entre dans le sous-système financier. Il verrouille les portefeuilles de cryptomonnaies de Don Bellucci. Les clés privées sont effacées. Les millions de dollars s'évaporent dans le néant numérique. Léo ne sourit pas. Il n'éprouve aucune satisfaction. Il valide simplement une étape.

80%. Le malware Aeterna commence la phase de synchronisation. Les terminaux mobiles des tueurs vibrent simultanément dans toute la ville. Enzo le Liquidateur

reçoit une notification. L'écran de son smartphone affiche une cible prioritaire. C'est l'adresse d'un club privé des Bellucci. Enzo charge son Glock. Il vérifie le silencieux. Il ne sait pas que l'ordre vient d'un script buggé. Il obéit à la machine.

Léo surveille les flux de données sortants. Les paquets d'informations s'envolent vers les quartiers Nord. Vers le Panier. Vers la Corniche. La ville est une grille de calcul. Les humains sont des variables. Le malware optimise la purge. Il maximise les probabilités de contact armé. Léo ajuste les paramètres de priorité. Il veut une extermination totale. Il veut que le code sature la réalité.

90%. La température dans le bunker augmente de cinq degrés. L'odeur de plastique chaud devient entêtante. Léo tape la dernière ligne de commande. Il active le protocole d'autodestruction des logs. Une fois la tâche accomplie, Aeterna s'effacera. Il ne restera aucune trace de l'infiltration. Le serveur central de la N'drangheta deviendra un bloc de métal inutile.

Le curseur s'arrête de clignoter. L'écran central devient noir. Une ligne de texte blanc apparaît au centre. "Compilation : 99%". Léo retient son souffle. Il regarde ses mains. Elles sont sèches. Ses ongles sont rongés jusqu'au sang. Il pense à son père. Il pense au comptable abattu sur le carrelage d'une cuisine. Le sang était rouge. Le code est vert. La vengeance est une équation résolue.

Le chiffre change. 100%.

Un bip sonore retentit. C'est le signal de fin de processus. Le malware est déployé. Les ordres sont irréversibles. Léo retire la clé de sécurité physique. Les moniteurs s'éteignent. Le bunker plonge dans l'obscurité. Seules les diodes des serveurs clignotent encore. Elles ressemblent à des yeux de prédateurs dans le noir.

Léo se lève. Il ramasse son sweat à capuche. Il enfile la capuche sur son crâne rasé. Il monte l'escalier en fer. Chaque marche grince sous son poids. Il pousse la porte

blindée. L'air extérieur est froid. Il est minuit passé. Marseille est silencieuse. Les rues sont désertes. Les feux rouges brillent comme des plaies ouvertes sur le bitume.

Léo marche vers le quai. Il sort un téléphone jetable de sa poche. Il regarde l'écran. Une notification s'affiche. "Exécution en cours". Au loin, une première détonation déchire le silence. Puis une deuxième. Le rythme s'accélère. C'est le son de la compilation finale. Léo jette le téléphone dans les eaux noires du port. L'appareil coule sans faire de bruit.

Le hacker s'éloigne dans l'ombre des hangars. Derrière lui, la ville commence à brûler. Les serveurs ont parlé. Les cadavres vont suivre. Le script est parfait. La purge commence.

Chapitre 2

Zone Blanche

Le signal s'effondre à minuit pile. Les barres de réception s'effacent des écrans. Les routeurs passent au rouge fixe. Marseille devient une zone morte. Les ondes radio saturent. Un bruit blanc remplit les fréquences. Les communications cryptées basculent sur le serveur Aeterna. Le code prend le relais.

Aux carrefours, les feux de signalisation se figent. Le rouge sature le bitume. Les voitures pilent. Les pneus hurlent sur l'asphalte. Un camion de livraison percute une berline. Le verre éclate. Le bruit du choc résonne entre les immeubles. Personne ne sort des véhicules. Les conducteurs fixent leurs tableaux de bord. Les GPS affichent une erreur système. La ville est un labyrinthe sans issue.

Don Bellucci est dans son bureau. La pièce sent le cigare et le vieux cuir. Il pèse cent dix kilos. Son fauteuil gémit sous son poids. Il regarde son terminal crypté. L'écran s'allume brusquement. Une notification apparaît en lettres capitales. « OFFENSIVE DI MAURO DÉTECTÉE ». Bellucci serre les poings. Ses articulations craquent. Il attrape son Beretta 92FS. Le métal est froid contre sa paume. Il vérifie la chambre. Une balle est engagée.

Il appuie sur l'interphone. Rien. Il décroche le téléphone fixe. La ligne est muette. Il se lève. Sa jambe droite traîne un peu. Il marche vers la fenêtre. Les rues en contrebas sont immobiles. Les gyrophares des voitures de police sont absents. Les caméras de surveillance de la villa tournent dans le vide. Elles ne filment plus que du gris. Bellucci comprend. La technologie l'isole. Il est une cible dans une boîte noire.

Enzo est garé dans une ruelle sombre. Il est sur sa Yamaha noire. Le moteur tourne au

ralenti. Il sent les vibrations entre ses jambes. Son terminal vibre dans sa poche pectorale. Il sort l'appareil. Le message est court. « CODE ROUGE. CIBLE : BELLUCCI. NETTOYAGE IMMÉDIAT ». Enzo range le téléphone. Il rabat la visière de son casque. Il engage la première. La moto bondit. Il roule sur le trottoir pour contourner les voitures bloquées.

Le port de Marseille est silencieux. Les grues géantes se sont arrêtées. Leurs bras d'acier découpent le ciel noir. Léo observe la scène depuis le quai. Il ne tremble pas. Il regarde les diodes de son boîtier portable. Elles clignotent rapidement. Le malware se propage dans les infrastructures. Chaque paquet de données envoyé est un ordre de mort. Léo remonte sa capuche. Il sent l'odeur du sel et du gasoil.

Dans le quartier du Panier, les soldats des Di Mauro sortent des caves. Ils portent des vestes sombres. Ils cachent des pistolets-mitrailleurs sous leurs bras. Leurs terminaux reçoivent les mêmes ordres buggés. « LES BELLUCCI ONT ROMPU LA TRÊVE. TUEZ TOUT CE QUI BOUGE ». Les hommes ne discutent pas. La machine a parlé. Ils se séparent en petits groupes. Ils se glissent entre les voitures immobiles.

Un premier coup de feu claque près de la mairie. La balle traverse un pare-brise. Le conducteur s'effondre sur son volant. Le klaxon hurle en continu. C'est le signal. Les détonations se multiplient. Les tirs de 9mm déchirent le silence de la zone blanche. Les douilles tintent sur le sol. Elles brillent sous la lumière rouge des feux figés.

Bellucci descend l'escalier de sa villa. Ses gardes du corps l'attendent dans le hall. Ils tiennent des fusils à pompe. Leurs visages sont pâles. Le réseau est mort. Bellucci ne répond pas. Il regarde la porte blindée. Il sait ce qui arrive. Il entend le moteur d'une moto qui approche. Le son est aigu. Il s'arrête juste devant le portail. Bellucci ordonne de se poster. Sa voix est rauque. Il sent la cicatrice de sa trachéotomie le démanger. Il crache au sol.

Enzo descend de sa moto. Il sort son Glock 17. Le silencieux en carbone est déjà fixé.

Il ne court pas. Il marche avec une précision mécanique. Il sort un boîtier de sa poche. Il le plaque contre le lecteur de carte du portail. Le boîtier pirate la serrure magnétique. Un clic sec retentit. Le portail s'ouvre lentement. Enzo entre dans la propriété. Il reste dans l'ombre des cyprès.

Le ciel de Marseille est vide d'avions. Le contrôle aérien est tombé. Les radars ne voient plus rien. La ville est une île de béton coupée du monde. Sur les ondes radio de la police, seul un grésillement persiste. Les patrouilles sont aveugles. Les agents restent dans leurs véhicules. Ils attendent des ordres qui ne viendront jamais.

Léo marche le long des rails du tramway. Les rames sont à l'arrêt. Les passagers frappent contre les vitres. Les portes électriques sont verrouillées. Léo ne les regarde pas. Il consulte sa montre. Le script entre dans sa phase finale. La saturation des réseaux est totale. La panique prend le relais du code.

Chez les Di Mauro, le patriarche reçoit un message inverse. « LES BELLUCCI ATTAQUENT LE DÉPÔT ». C'est un mensonge binaire. Le vieil homme donne l'ordre de brûler les entrepôts du port. Ses hommes chargent des bidons d'essence dans des coffres de voitures. Ils démarrent. Ils percutent les véhicules qui bloquent le passage. La violence physique remplace la logique.

Une explosion secoue le quartier de la Joliette. Un transformateur a sauté. Des étincelles pleuvent sur les voitures. Le feu prend sur une bâche en plastique. La fumée noire monte vers le ciel. Elle masque la lune. Les flammes sont la seule source de lumière mobile.

Enzo est maintenant près de la porte d'entrée de la villa Bellucci. Il voit l'ombre d'un garde à travers le verre dépoli. Il lève son arme. Il tire deux fois. Le verre explose. Le garde s'écroule. Enzo enfonce la porte d'un coup de botte. Il entre dans le hall. Il roule sur le côté. Une décharge de chevrotine pulvérise le vase en porcelaine derrière lui.

Bellucci est à l'abri derrière un pilier en marbre. Il tire au jugé avec son Beretta. Les balles s'écrasent contre le mur. La poussière de plâtre emplit l'air. Ses hommes ouvrent le feu. Le hall devient un enfer de plomb. Enzo rampe derrière un canapé. Il change de chargeur. Le mouvement est fluide. Il compte les tirs. Il attend l'ouverture.

Dehors, la ville sombre dans le chaos. Les pillages commencent. Les vitrines des magasins cèdent sous les coups de barre de fer. Les alarmes ne sonnent pas. Les serveurs de sécurité sont hors ligne. La foule s'engouffre dans les brèches. Les gens volent des téléviseurs, des vêtements, de la nourriture. Ils se battent entre eux pour des objets inutiles. Le code de Léo a supprimé la civilisation en dix minutes.

Léo s'arrête devant une cabine téléphonique hors d'usage. Il s'appuie contre la paroi vitrée. Il sort une cigarette. Il l'allume. La flamme de son briquet est stable. Il regarde l'incendie qui gagne le port. Les entrepôts des Di Mauro brûlent. Les flammes oranges se reflètent dans ses yeux injectés de sang. Il aspire la fumée. Il l'expulse lentement.

À la villa, Enzo se redresse. Il tire trois balles rapides. Deux gardes tombent. Le troisième tente de fuir vers la cuisine. Enzo l'abat d'une balle dans la nuque. Il ne reste que Bellucci. Le vieux chef est acculé au fond du hall. Il n'a plus de munitions. Il appuie sur la détente. Le percuteur claque dans le vide.

Enzo s'approche. Ses bottes crissent sur le verre brisé. Il s'arrête à deux mètres de Bellucci. Le colosse transpire. Il tremble. Enzo ne répond pas à ses questions. Il regarde son terminal fixé à son poignet. L'écran affiche : « VALIDATION REQUISE ». Enzo pointe son Glock vers le front de Bellucci. Il presse la détente. Le coup part. Bellucci bascule en arrière. Son corps lourd percute le sol. Le sang s'étale sur le marbre blanc.

Enzo prend une photo du cadavre avec son terminal. Il appuie sur envoyer. Le message part malgré l'absence de réseau. Le malware utilise une fréquence satellite de

secours. La ligne de code est validée.

Les serveurs de la ville saturent. Les processeurs montent en température. Les ventilateurs tournent à plein régime dans les salles climatisées. Le bruit est un bourdonnement sourd. La chaleur s'accumule. Les circuits fondent. Les données se corrompent. Le chaos numérique devient physique.

Dans les rues, l'odeur de l'essence brûlée remplace l'air marin. Les carcasses de voitures fument. Les blessés rampent sur le trottoir. Personne ne vient les aider. Les ambulances sont bloquées dans les embouteillages de ferraille. Les sirènes sont muettes. Les gyrophares sont éteints. La ville est une morgue à ciel ouvert.

Léo marche vers le nord. Il évite les zones de combat. Il connaît la carte par cœur. Il a programmé chaque zone d'ombre. Il passe devant une banque. Les distributeurs automatiques crachent des billets de banque. Les billets volent dans le vent froid. Personne ne les ramasse. L'argent n'a plus de valeur dans la zone blanche. Seule la survie compte.

Enzo sort de la villa. Il remonte sur sa moto. Il ne regarde pas derrière lui. Il a une nouvelle notification. Une nouvelle cible. Un nouveau nom. Le script ne s'arrête jamais. Il accélère. Le moteur hurle dans la nuit vide. Il disparaît dans la fumée des incendies.

Le silence revient par endroits. Un silence lourd. Un silence de mort. Les ondes sont vides. Les écrans sont noirs. Marseille est effacée de la carte numérique. Le malware a gagné. La réalité a buggé. Le sang continue de couler dans les caniveaux. Il est noir sous la lumière des feux rouges.

Chapitre 3

Protocole d'Exécution

Enzo béquille la Yamaha MT-09. Le métal chaud claque dans l'air froid. Il descend de la machine. Ses bottes en cuir frappent le bitume. Le silence de la rue de la République est total. Les lampadaires au sodium projettent une lumière orange sale. Enzo retire ses gants. Il sort le Glock 17 de son étui de hanche. Le polymère est froid contre sa paume. Il retire le chargeur. Quinze munitions chemisées laiton brillent sous la lampe. Il réinsère le bloc. Le clic métallique confirme le verrouillage. Il tire la culasse vers l'arrière. Une cartouche monte dans la chambre. Le ressort de rappel claque sèchement. Enzo sort le silencieux de sa poche tactique. Le tube en carbone est léger. Il le visse sur le canon fileté. Le pas de vis est huilé. La rotation est fluide. L'arme est prête.

Il consulte son smartphone crypté. L'écran affiche une carte satellite. Un point bleu clignote à l'angle du bâtiment C. La cible s'appelle Marco Valli. Valli est un lieutenant des Di Mauro. Il attend une livraison qui ne viendra jamais. Le malware Aeterna a détourné le camion vers le port. Valli est seul. Enzo range le téléphone dans sa veste. Il avance le long des façades. Il reste dans l'ombre des arcades. Ses muscles sont souples. Sa respiration est lente. Il ne pense à rien. Il est un vecteur de transmission.

À cinquante mètres, une silhouette se détache. Valli fume une cigarette. Le bout incandescent brille dans l'obscurité. L'homme porte un manteau en laine grise. Il regarde sa montre toutes les dix secondes. Il est nerveux. Enzo réduit la distance. Il marche sur la pointe des pieds. Il évite les débris de verre au sol. Il s'arrête derrière un pilier en béton. La distance est de quinze mètres. Enzo sort de l'ombre. Il lève le bras droit. Son œil gauche se ferme. Le point rouge du viseur holographique se pose sur le sternum de Valli. Le tissu gris du manteau est la cible.

Enzo presse la détente. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre brûle dans la douille. Le gaz se détend. La balle quitte le canon à trois cent quarante mètres par seconde. Le silencieux absorbe la détonation. Un simple sifflement d'air. Le projectile traverse l'espace. Il perce le manteau. Il brise le sternum. Il fragmente le muscle cardiaque. Valli lâche sa cigarette. Ses mains montent à sa poitrine. Ses doigts cherchent le trou. Le sang sature la laine. Ses poumons se remplissent de liquide. Ses genoux cèdent. Le corps percute le trottoir. La tête frappe le bord de la bordure. Un bruit sourd. Valli ne bouge plus. Ses yeux restent ouverts sur le ciel noir.

Enzo ne s'approche pas. Il sort son téléphone. L'appareil photo scanne le cadavre à distance. L'algorithme de reconnaissance faciale travaille. Une barre de progression défile sur l'écran. Cent pour cent. Le nom de Valli passe du blanc au rouge. Une mention apparaît : "EFFACÉ". Le serveur Aeterna valide la transaction. Le script passe à la ligne suivante. Enzo range l'arme. Il fait demi-tour. Il marche vers sa moto. La latence est nulle. L'exécution est propre.

À trois kilomètres de là, Léo est assis dans une cave. L'air est saturé d'odeur de tabac froid. Six moniteurs illuminent son visage livide. Ses doigts frappent les touches mécaniques. Le bruit ressemble à une mitrailleuse. Il surveille les flux de données. Le processeur central monte à quatre-vingt-cinq degrés. Les ventilateurs hurlent à six mille tours par minute. Léo ne transpire pas. Il observe la carte de Marseille. Des dizaines de points rouges s'allument. Chaque point est un contrat rempli. Chaque mort est une variable supprimée.

Le malware réécrit le code de la ville. Léo ouvre une fenêtre de terminal. Il tape une commande de root. Le réseau des feux de signalisation passe en mode test. Tous les feux de l'avenue du Prado virent au vert simultanément. Deux berlines noires se percutent à pleine vitesse. Le métal se broie. Le verre explose. Léo ne regarde pas l'accident. Il regarde les octets transférés. Les comptes bancaires des Bellucci se vident. L'argent part vers des adresses fantômes. Le système financier de la mafia

s'effondre. C'est une purge binaire.

Léo attrape une canette de soda tiède. Il boit une gorgée. Ses yeux sont injectés de sang. Il n'a pas dormi depuis quarante-huit heures. Il voit le monde en lignes de code. Les humains sont des processus gourmands en ressources. Il faut tuer les processus pour libérer la mémoire vive. Il ouvre un nouveau fichier crypté. C'est la liste des juges. Le malware décide qu'ils sont des obstacles. Il envoie les ordres aux tueurs des deux camps. Les Di Mauro vont abattre leurs propres avocats. Les Bellucci vont liquider leurs comptables. La machine crée le chaos pour mieux régner.

Enzo redémarre la Yamaha. Le moteur gronde entre ses jambes. Il reçoit une nouvelle notification. La vibration traverse sa cuisse. Il regarde l'écran fixé sur le guidon. Nouvelle cible : un entrepôt sur les docks. Trois hommes à éliminer. Le script fournit les plans du bâtiment. Il indique les angles morts des caméras. Enzo engage la première vitesse. Il lâche l'embrayage. Le pneu arrière mord le bitume. Il accélère. La vitesse monte. Soixante. Quatre-vingts. Cent dix. Il slalome entre les voitures abandonnées. Les alarmes de voitures hurlent dans le vide. Personne ne vient. La police est paralysée par une attaque par déni de service. Leurs radios ne captent que du bruit blanc.

Enzo arrive aux docks. Les grues géantes ressemblent à des squelettes de métal. Il coupe le moteur à deux cents mètres de l'objectif. Il finit le trajet à pied. L'entrepôt est en tôle ondulée. Une lumière blafarde filtre par les fenêtres hautes. Enzo vérifie son chargeur. Il lui reste quatorze balles. C'est suffisant. Il contourne le bâtiment. Il trouve une porte de service. La serrure électronique est déjà déverrouillée par Léo. Enzo entre. L'air sent l'huile de moteur et la poussière.

Trois hommes discutent autour d'une table en bois. Ils ont des fusils d'assaut posés contre les chaises. Ils ne surveillent pas la porte. Ils font confiance à la technologie. Enzo avance dans l'ombre des caisses de transport. Il se place à dix mètres. Il lève son Glock. Il vise le premier homme. La balle traverse la tempe. L'homme tombe de sa

chaise sans un cri. Les deux autres sursautent. Ils cherchent leurs armes. Enzo tire deux fois. Le deuxième homme prend une balle dans la gorge. Il s'effondre en gargouillant. Le troisième saisit son fusil. Enzo ajuste son tir. Deux balles dans le thorax. Le choc projette l'homme contre le mur. Il glisse lentement. Il laisse une traînée sombre sur la tôle.

Enzo attend. Il écoute le silence. Le sang coule sur le sol en béton. Il forme une flaque noire. Enzo sort son téléphone. Il scanne les trois visages. Le serveur valide. Trois nouvelles lignes de code sont validées. Le protocole d'exécution suit son cours. Enzo ressort. Il ne ressent aucune satisfaction. Il n'éprouve aucun remords. Il est un outil. Il remonte sur sa moto. La nuit est encore longue. Le malware a encore des milliers de cibles.

Léo tape une dernière commande. Il lance la phase finale du script. Le processeur atteint quatre-vingt-dix degrés. L'odeur de plastique brûlé remplit la cave. Sur l'écran, la carte de Marseille commence à clignoter. Le système sature. Les données s'effacent d'elles-mêmes. Les preuves disparaissent. Les noms, les comptes, les crimes. Tout devient zéro. Léo s'adosse à sa chaise. Il regarde le curseur clignoter dans le vide. La ville est une page blanche. Les cadavres sont les seuls témoins. Le sang dans les caniveaux est la seule réalité. Le reste est du code mort. Léo ferme les yeux. Le ventilateur s'arrête. Le silence revient. La purge est terminée.

Chapitre 4

Injection de Conflit

Léo tape sur les touches. Le bruit est sec. Le plastique claque sous ses doigts calleux. L'écran affiche des colonnes de chiffres verts. Le fond est noir. La température de la cave monte. Trente-deux degrés Celsius. Le ventilateur du processeur hurle. L'air est lourd. Léo boit une gorgée de café froid. Le liquide est amer. Ses yeux injectés de sang fixent le curseur. Le serveur Aeterna traite les requêtes. Les paquets de données circulent sur la fibre. Ils portent des ordres de mort.

Le clan Di Mauro s'active. Trois berlines noires quittent le quartier nord. Les moteurs V8 grondent. Les pneus crissent sur le bitume usé. À l'intérieur, cinq hommes vérifient les armes. Des fusils d'assaut HK MP5. Des chargeurs de trente coups. Le chef de convoi regarde son smartphone crypté. Une notification apparaît. L'application affiche une carte. Un point vert clignote. C'est la villa de Don Bellucci. La distance est de douze kilomètres. Le trajet est calculé. L'heure d'arrivée est estimée à vingt-trois heures douze.

De l'autre côté de la ville, les Bellucci bougent. Deux fourgons blindés sortent d'un entrepôt discret. Ils transportent du matériel lourd. Des fusils à pompe Benelli. Des gilets pare-balles en Kevlar. Le lieutenant reçoit un message sur son terminal. La source est identifiée comme le centre de commandement. L'ordre est impératif. Cible : le siège social des Di Mauro. Localisation : zone portuaire. Les chauffeurs enclenchent la première. Les véhicules s'insèrent dans le trafic.

Léo observe les deux flux. Il divise son moniteur en deux fenêtres. À gauche, la télémétrie des Di Mauro. À droite, celle des Bellucci. Il tape une ligne de commande. ``iptables -t nat -A PREROUTING``. Il intercepte les flux GPS. Il modifie les

coordonnées de destination. Il crée un pont numérique. Il dévie les trajectoires. Les deux convois ne vont plus vers leurs cibles initiales. Ils vont l'un vers l'autre. Le point de collision est fixé. Boulevard de Dunkerque. Un axe dégagé. Des caméras haute définition partout.

Léo injecte un script dans le système de gestion urbaine. Les feux de signalisation passent au rouge fixe sur trois kilomètres. Le trafic civil s'immobilise. Les conducteurs klaxonnent. La tension monte dans les rues. Les voitures de la mafia ne s'arrêtent pas. Elles montent sur les trottoirs. Le métal frotte contre les poteaux. Les rétroviseurs volent. Les piétons s'écartent brusquement.

Le convoi Di Mauro entre dans le tunnel de la Joliette. Le signal GPS faiblit. Léo force le relais sur les antennes mobiles. Il maintient la connexion. Les berlines accélèrent. Cent-dix kilomètres par heure. Le bruit des moteurs résonne contre les parois de béton. Les hommes à l'intérieur ne parlent pas. Ils ajustent leurs cagoules. La sueur coule sous le tissu.

Les fourgons Bellucci arrivent par le quai du Lazaret. Ils sont à cinq cents mètres du point de rencontre. Le chef de groupe arme son fusil. Le clic métallique est net. Il vérifie la chambre. Une cartouche de calibre 12 est engagée. Il regarde l'écran de son téléphone. La cible est proche. Moins de cent mètres.

Léo exécute la phase finale. ``execute conflict_injection.sh``. Il coupe l'éclairage public du secteur. Le boulevard plonge dans l'obscurité. Seuls les phares percent le noir. Les berlines Di Mauro sortent du tunnel. Les fourgons Bellucci arrivent en face. Les deux groupes freinent brusquement. Les pneus fument. L'odeur de gomme brûlée sature l'air.

Le premier coup de feu part. Une balle de 9mm percute le pare-brise du premier fourgon. Le verre feuilleté se fissure en étoile. Le conducteur Bellucci réplique. Il écrase l'accélérateur. Le fourgon percute la berline de tête. Le choc est violent. L'acier

se tord. Les airbags se déploient dans un bruit d'explosion. La poudre blanche envahit l'habitacle.

Les portières s'ouvrent. Les hommes sortent en position de tir. Les détonations se succèdent. Le rythme est rapide. Staccato. Les flammes sortent des canons. Les douilles de cuivre sautent sur le bitume. Elles tintent comme de la monnaie. Un homme Di Mauro prend une balle dans l'épaule. Il bascule en arrière. Son corps frappe le sol. Il ne crie pas. Il rampe derrière une roue.

Léo regarde la scène via la caméra 42-B. L'image est nette. Il voit les impacts. Il voit les trajectoires. Il ouvre un terminal de diagnostic. Il surveille les signes vitaux des cibles. Les montres connectées des mafieux transmettent les données. Rythme cardiaque : 140 battements par minute. Pression artérielle en hausse. Puis, pour certains, le signal tombe à zéro.

Un tireur Bellucci utilise une grenade fumigène. Un nuage gris envahit le boulevard. Les tirs deviennent aveugles. Les balles ricochent sur les carrosseries. Elles percent les réservoirs. L'essence coule sur la chaussée. L'odeur est forte. Une étincelle suffit. Une berline s'enflamme. La chaleur est intense. Le métal devient rouge.

Léo tape une nouvelle commande. Il sature les fréquences radio de la police locale. Les patrouilles reçoivent des alertes de fusillades à l'autre bout de la ville. Les sirènes s'éloignent. Le boulevard de Dunkerque reste une zone morte. Aucun secours n'arrivera. Le script garantit l'isolement.

Un lieutenant Di Mauro tente une manœuvre. Il contourne par la droite. Il vide son chargeur sur le flanc du fourgon. Les balles traversent la tôle fine. À l'intérieur, un homme s'effondre. Le sang gicle sur les caisses de munitions. Il ne bouge plus. Ses yeux restent ouverts. Ses pupilles sont fixes.

Léo vérifie le compteur de victimes. Douze cibles éliminées. Il reste quatre signaux

actifs. Le combat ralentit. Les munitions manquent. Les survivants utilisent leurs armes de poing. Les tirs sont plus espacés. Plus précis. Un homme tente de s'enfuir en courant vers le port. Léo active une borne escamotable. L'homme trébuche. Une balle le rattrape dans le dos. Il s'affale sur le ventre. Ses doigts grattent le goudron.

Le silence revient progressivement. La fumée se dissipe. Les flammes lèchent les carcasses de voitures. Les gyrophares des véhicules accidentés tournent dans le vide. Ils éclairent les corps immobiles. Le sang forme des flaques noires sous la lune. Il s'écoule lentement vers les bouches d'égout.

Léo ferme les fenêtres vidéo. Il lance le protocole de nettoyage. ``shred -u /logs/traffic_control.log``. Les preuves numériques disparaissent. Les serveurs effacent les enregistrements des caméras. Les fichiers sont réécrits sept fois avec des données aléatoires. Rien ne subsiste.

Il s'adosse à sa chaise. Le dossier en plastique craque. Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Il n'éprouve aucune satisfaction. Il n'éprouve aucun remords. Il est un processeur. Il a traité une tâche. Le résultat est conforme aux attentes.

Le ventilateur de l'ordinateur s'arrête. La température de la cave redescend. Léo ferme son ordinateur portable. Il retire la clé USB de sécurité. Il la brise avec une pince. Il jette les morceaux dans un bac d'acide.

Dehors, Marseille est calme. Le réseau mobile se rétablit lentement. Les feux de signalisation reprennent leur cycle normal. Les premiers témoins approchent du boulevard. Ils voient le carnage. Ils voient les morts. Ils ne voient pas le code.

Léo se lève. Il ramasse son sweat à capuche. Il monte l'escalier de la cave. Chaque pas résonne sur le bois. Il sort dans la nuit. L'air est frais. Il ne regarde pas en arrière. La purge continue. Le script a encore des milliers de lignes à exécuter. La ville est une base de données. Il est l'administrateur.

Chapitre 5

Surchauffe des Docks

Les conteneurs forment un labyrinthe de fer rouillé. Le vent siffle entre les parois métalliques. Enzo progresse dans l'ombre. Ses bottes tactiques ne font aucun bruit sur le bitume. Sa main droite serre la crosse du Glock 17. Le silencieux en carbone allonge la silhouette de l'arme. À sa ceinture, trois chargeurs de réserve. Le métal est froid contre sa hanche.

Le terminal crypté vibre dans sa poche pectorale. Enzo s'arrête derrière un bloc bleu marqué CMA CGM. Il sort l'appareil. L'écran affiche une carte thermique des Docks. Quatre points rouges statiques. Zone nord, quai numéro trois. La cible est le clan Di Mauro. L'ordre vient d'Aeterna. Le script ne tolère aucune erreur.

Enzo range le téléphone. Il vérifie la chambre de son arme. Une cartouche est engagée. Il ajuste son masque en néoprène. L'air sent le sel et le gasoil lourd. À cinquante mètres, une patrouille s'immobilise. Deux hommes portent des vestes en cuir épais. Ils tiennent des pistolets-mitrailleurs Beretta M12. Les canons pointent vers le sol.

Le premier garde allume une cigarette. La flamme du briquet illumine son visage gras. Enzo calcule la distance. Trente-deux mètres. Il contourne un chariot élévateur abandonné. Ses muscles sont des câbles d'acier sous tension. Il ne ressent pas le froid. Il ne ressent pas la peur. Son rythme cardiaque reste à soixante pulsations par minute.

Un bruit de moteur résonne au loin. Une berline noire approche sans phares. Les hommes de Di Mauro se redressent. Le conducteur coupe le contact. Trois hommes descendent du véhicule. Ils portent des gilets pare-balles sous leurs manteaux. Ce sont

les renforts de Bellucci. Le malware a programmé cette rencontre. Les deux clans croient à une transaction.

Enzo se place en hauteur sur une passerelle métallique. Il domine la zone de tir. Il stabilise ses coudes sur le garde-corps. Le premier flash déchire l'obscurité. Un homme de Bellucci s'effondre. La balle a traversé son œil gauche. Le sang gicle sur la portière de la voiture. Le silence meurt instantanément.

Les Di Mauro ripostent en rafales désordonnées. Le 9mm percute la tôle des conteneurs. Le son est sec, métallique, répétitif. Les impacts dessinent des étoiles de plomb sur le fer. Enzo observe le carnage à travers son optique. Il attend le moment optimal. Il est le régulateur du système.

Un tireur de Bellucci s'abrite derrière une roue. Il change son chargeur avec des gestes brusques. Enzo presse la détente. Le recul est absorbé par son épaule. La tête du tireur bascule en arrière. Son corps glisse sur le goudron humide. La mare de sang s'élargit sous lui. Elle atteint le caniveau.

Le serveur Aeterna traite les données en temps réel. Chaque mort est une ligne de code validée. Dans la cave, les ventilateurs tournent à plein régime. Les processeurs atteignent quatre-vingts degrés. Le plastique des boîtiers commence à ramollir. L'odeur de l'ozone est absente. Seule reste l'odeur du soufre et de la mort.

Don Bellucci sort de la berline. Il hurle des ordres inaudibles dans le fracas. Sa cicatrice de trachéotomie devient pourpre. Il brandit un Python .357 Magnum. Il tire au hasard vers les conteneurs. Le recul de l'arme secoue son bras massif. Une balle perdue fracasse un projecteur de sécurité. L'obscurité devient totale.

Seuls les flashes des canons illuminent la scène. Ce sont des stroboscopes de mort. Chaque décharge révèle une image fixe. Un homme qui tombe. Une douille qui saute. De la cervelle sur un pneu. Enzo change de position. Il rampe sur la passerelle. Le

métal grince sous son poids.

Il vise le réservoir de la berline. Deux coups rapides. L'essence se répand sur le sol. Une balle traçante déclenche l'incendie. Une boule de feu orange monte vers le ciel noir. La chaleur frappe le visage d'Enzo. Les silhouettes des survivants se découpent contre les flammes. Ils sont des cibles parfaites.

Enzo élimine les deux derniers gardes de Di Mauro. Les balles percutent les gilets en Kevlar. L'énergie cinétique brise les côtes. Les hommes tombent, le souffle coupé. Enzo achève chaque cible d'une balle dans la nuque. Le travail est clinique. Le travail est propre.

Don Bellucci est seul. Il est à genoux près de la voiture en feu. Ses mains tachées de graisse tremblent enfin. Il regarde son smartphone. L'écran affiche un message d'erreur en boucle. "Compte verrouillé. Accès refusé." Le colosse de cent dix kilos semble minuscule. Il ne comprend pas la trahison de la machine.

Enzo descend de la passerelle. Il marche lentement vers le vieil homme. Ses semelles écrasent les douilles vides. Le bruit ressemble à celui de coquillages brisés. Bellucci lève les yeux. Il voit le canon du Glock. Il voit le code-barres sur la nuque du tueur. Il ne dit rien. Les supplications sont inutiles face à un algorithme.

Le coup part. Le corps de Bellucci bascule dans la flaqué d'essence. Les flammes lèchent ses vêtements. L'odeur de chair brûlée remplit l'espace entre les conteneurs. Enzo ne détourne pas le regard. Il vérifie son terminal. La mission est marquée "Terminée". Le processeur central ralentit sa cadence.

La température de la cave de Léo redescend. Le script passe à la phase suivante. Les caméras de surveillance des Docks reprennent leur enregistrement. Elles filment un décor de guerre. Des carcasses de voitures. Des corps désarticulés. Des impacts de balles par centaines. Enzo a déjà disparu dans les ombres du port.

Le réseau mobile se rétablit dans le secteur nord. Les premiers appels d'urgence arrivent au standard de la police. Les sirènes hurlent au loin, vers la Joliette. Le sang sature les caniveaux du quai numéro trois. Il se mélange à l'eau de mer noire. Le cycle est accompli.

Léo observe les graphiques sur son moniteur. Les courbes de mortalité croisent les courbes de profit. Les comptes des clans sont vides. Les portefeuilles de cryptomonnaie sont pleins. Marseille est une base de données réinitialisée. L'administrateur ferme la session. Le ventilateur s'arrête. Le silence revient. La purge est une réussite technique.

Chapitre 6

Variable d'Héritage

Léo écrase son mégot dans un cendrier en verre plein. La cendre tombe sur le clavier mécanique. La fumée stagne dans la cave sans fenêtres. L'air est épais. Il sent le tabac froid et le plastique chaud. L'écran projette une lumière blanche sur son visage livide. Ses yeux sont injectés de sang. Ses paupières tremblent par intermittence. Le ventilateur du serveur tourne à plein régime. Il produit un sifflement métallique constant. Léo ne l'entend plus. Il regarde les lignes de code défiler sur le moniteur principal. Le curseur clignote. Il attend une instruction.

Léo ferme les yeux. Une image s'impose. Nous sommes en 2009. Le bureau se situe au-dessus du Vieux-Port. L'air sent le café brûlé et la poussière de papier. Son père est assis derrière un bureau en chêne massif. Il porte une chemise blanche à rayures bleues. Il manipule une calculatrice à ruban. Le mécanisme claque à chaque addition. Le papier s'accumule sur le sol en serpentins blancs. Léo a neuf ans. Il joue avec une voiture miniature sous la table. Le métal du jouet est froid contre sa paume.

La porte du bureau explose. Le bois éclate en éclats pointus. Deux hommes entrent dans la pièce. Ils portent des vestes de cuir sombre. Pas de mots. Pas de cris. Le premier homme sort un Beretta 92FS. Le silencieux est un cylindre noir mat. Il lève l'arme. Le père de Léo lève les mains. Ses doigts tremblent. Il n'a pas d'arme. Il n'a que des chiffres. Le tueur tire trois fois. Le bruit ressemble à des claquements de mains étouffés.

Le père bascule en arrière. Sa tête frappe le bord du bureau. Un bruit sourd. Le corps glisse sur le sol. Le sang gicle sur la calculatrice. Le ruban de papier devient rouge instantanément. Léo ne bouge pas. Il ne crie pas. Ses muscles sont verrouillés. Il

observe la flaque qui s'étend vers ses genoux. Il voit le logo brodé sur la veste du tueur. Une roue ailée. L'emblème des Di Mauro. Les tueurs partent sans regarder sous la table. Leurs chaussures en cuir craquent sur les débris de bois. Le silence revient. Seul le ruban de la calculatrice continue de défiler.

Léo rouvre les yeux. Il est dans la cave. Ses doigts sont posés sur les touches. Il tape une commande système. ``cd /root/Aeterna/core``. Il ouvre le fichier nommé ``Inheritance.cpp``. C'est le cœur du malware. Il a passé dix ans à construire cette architecture. Le code est propre. Les fonctions sont optimisées. Il n'y a aucun commentaire dans le script. Léo connaît chaque ligne par cœur. Il cherche la variable de ciblage. Elle est définie sur ``CLAN_WAR``. Il efface le terme. Il tape ``TOTAL_PURGE``.

Ses doigts frappent le plastique avec précision. Le rythme est régulier. C'est une cadence de mitrailleuse. Il injecte une nouvelle boucle de contrôle. Le script ne doit plus opposer les clans. Il doit les supprimer. Tous. Sans distinction de hiérarchie. Sans distinction de famille. Le malware réécrit les listes de cibles en temps réel. Il utilise la base de données du serveur Aeterna. Les noms défilent. Di Mauro. Bellucci. Moretti. Constantini. Le logiciel de reconnaissance faciale est activé sur tous les relais de la ville.

Léo valide la modification. Le processeur siffle plus fort. La température du processeur monte à quatre-vingt-cinq degrés. L'unité de refroidissement liquide s'active. Un liquide bleu circule dans les tuyaux transparents. Léo tape la commande finale. ``execute --force --now``. Il appuie sur la touche Entrée. Le serveur envoie des paquets de données vers les antennes 5G du secteur nord. Le signal se propage dans Marseille.

À l'extérieur, la ville est une grille de données. Dans une villa des hauteurs, Don Bellucci dîne. Son smartphone vibre sur la nappe blanche. Il saisit l'appareil. L'écran affiche une notification prioritaire d'Aeterna. "Cible détectée : Périmètre immédiat".

Bellucci regarde autour de lui. Ses propres gardes du corps reçoivent le même message. Ils regardent leur patron. Leurs mains descendent vers leurs holsters. Le code a décidé. Bellucci est une variable obsolète. Il saisit un couteau à viande. Le premier garde tire. La balle traverse le crâne du vieux mafieux. Son sang tache la nappe. Les gardes se regardent. Leurs téléphones vibrent à nouveau. "Nouvelle cible : Partenaire". Ils se tirent dessus à bout portant.

Enzo marche sur le quai numéro trois. Son terminal crypté émet un signal sonore aigu. Il consulte l'écran. Une liste de vingt noms s'affiche. Ce sont ses propres lieutenants. Enzo ne pose pas de questions. Il vérifie le chargeur de son Glock 17. Il engage une cartouche dans la chambre. Le métal claque. Il entre dans un hangar de stockage. Trois hommes fument près d'une cargaison de cigarettes de contrebande. Enzo lève son arme. Il tire trois fois. Les corps tombent sur le béton froid. Il ne ressent rien. Il valide les exécutions sur l'interface tactile. Le serveur reçoit les données.

Dans la cave, Léo observe les graphiques. Des points rouges s'allument sur la carte numérique de Marseille. Chaque point est un décès validé par le système. Les courbes de mortalité grimpent verticalement. Le processeur traite les informations à une vitesse de trois gigahertz. Léo injecte une boucle infinie dans le système de paiement. Les portefeuilles de cryptomonnaie des clans se vident. L'argent est transféré vers des comptes fantômes. Les serveurs de la N'drangheta commencent à saturer. Les disques durs surchauffent. Les données sont corrompues volontairement.

Léo revoit le sang de son père sur le papier de la calculatrice. Chaque ligne de code est une balle. Chaque impact est une itération de sa vengeance. Il ne veut pas de justice. La justice est une notion abstraite. Il veut l'effacement. Il veut que la base de données soit vide. Le curseur de son écran clignote toujours. Il tape une dernière instruction. ``rm -rf /sys/human_assets``. C'est une commande de suppression totale.

La température dans la cave devient insupportable. Léo retire son sweat à capuche.

Son torse est maigre. Ses côtes sont visibles sous sa peau pâle. Il transpire. La sueur coule dans ses yeux. Il ne s'essuie pas. Il regarde les points rouges disparaître un par un sur la carte. Les clans s'exterminent. Les tueurs deviennent des cibles. Les cibles deviennent des cadavres. La boucle se referme sur elle-même.

Le réseau mobile de Marseille sature. Les appels d'urgence sont bloqués par le malware. Les caméras de surveillance pivotent vers les zones de conflit. Elles enregistrent les exécutions en haute définition. Le serveur Aeterna stocke les vidéos. C'est l'archive d'une fin de race. Léo regarde une vidéo en direct. Enzo est dans une ruelle. Il n'a plus de munitions. Il sort un couteau tactique. Il fait face à deux hommes armés. Il avance. Il ne s'arrête pas. Il est un automate programmé par le code de Léo.

Le processeur central atteint cent degrés. Une odeur de brûlé emplit la cave. Les circuits commencent à fondre. Léo ne bouge pas. Il attend la fin du processus. L'écran affiche : "Mortalité : 98% ". Les deux pour cent restants sont en cours de traitement. Le script est infaillible. Il n'y a pas d'erreur possible dans la logique binaire. Le sang sature les caniveaux de la ville. Il se mélange à l'eau noire du port. C'est une réaction chimique simple.

Léo pose ses mains à plat sur la table. Le bois est chaud. Il regarde la dernière ligne du terminal. `Processus terminé`. Le silence revient dans la pièce. Le ventilateur s'arrête brusquement. L'écran s'éteint. Léo reste dans le noir. Il respire lentement. L'air est sec. Il pense à son père. Il pense à la calculatrice. La dette est payée. Le ruban de papier a fini de défiler.

Il se lève. Ses articulations craquent. Il ramasse son sweat. Il monte l'escalier de la cave. Il ouvre la porte métallique. La lumière de l'aube est grise. Marseille est silencieuse. Pas de moteurs. Pas de cris. Juste le bruit du vent dans les câbles électriques. Léo marche dans la rue. Il ne regarde pas les corps sur le trottoir. Il ne regarde pas les voitures abandonnées. Il est une variable isolée dans un système réinitialisé.

Il atteint le quai. Il regarde l'eau. Il sort son smartphone de sa poche. Il le jette dans la mer. L'appareil coule sans faire de vagues. Léo s'assoit sur un bloc de béton. Il regarde l'horizon. Le soleil se lève sur une ville vide. Le code a gagné. La purge est une réussite technique. Léo ferme les yeux. Il n'y a plus de données à traiter.

Chapitre 7

Erreur Système : Fratricide

Enzo attend dans l'habitacle de la Peugeot 508. Le moteur est coupé depuis vingt minutes. Le métal du bloc-cylindres craque en refroidissant. L'odeur de plastique brûlé et de tabac froid sature l'espace clos. Enzo ne bouge pas. Ses mains reposent sur ses cuisses. Ses doigts sont immobiles. Ses yeux fixent le terminal crypté fixé sur le tableau de bord. L'écran noir reflète la cicatrice qui barre son menton.

Le smartphone vibre. Le son est une décharge de haute fréquence dans le silence. Enzo saisit l'appareil. Le logo d'Aeterna clignote en blanc. Le processeur traite les données. Une ligne de texte apparaît. "Cible prioritaire identifiée". Enzo tape un code de six chiffres. L'interface se déverrouille. Une fiche technique s'affiche.

Nom : Moretti. Prénom : Marco. Âge : 28 ans. Taille : 182 cm. Poids : 78 kg. Signes particuliers : Tatouage de croix sur l'avant-bras droit. Relation : Frère biologique.

Enzo regarde les pixels. Sa respiration reste stable. Quarante battements par minute. Il n'y a pas de sueur sur ses paumes. Le système demande une confirmation de lecture. Enzo appuie sur l'icône verte. Le GPS affiche un point rouge à trois cents mètres. L'entrepôt de la zone portuaire. Le hangar 14.

Enzo ouvre la boîte à gants. Il sort un Glock 17. Il retire le chargeur. Il compte les munitions. Dix-sept cartouches de 9 mm Parabellum. Les étuis en cuivre brillent sous le plafonnier. Il réinsère le chargeur. Le clic métallique est net. Il tire la culasse vers l'arrière. Une cartouche monte dans la chambre. Il engage la sûreté. Il glisse l'arme dans son holster de ceinture.

Il sort du véhicule. L'air de Marseille est sec. Le vent soulève des poussières de charbon sur le quai. La ville est muette. Les lampadaires sont éteints. Seules les caméras de surveillance pivotent avec un bruit de moteur électrique grippé. Enzo marche le long du grillage. Ses bottes de combat ne font aucun bruit sur le bitume fissuré.

Il atteint le périmètre du hangar 14. La porte latérale est entrouverte. Enzo plaque son dos contre la tôle ondulée. Il écoute. Un bruit de frottement à l'intérieur. Des pas irréguliers. Une respiration courte. Enzo sort son arme. Il bascule la sûreté. Il entre dans la zone d'ombre.

L'intérieur sent l'huile de moteur et le sel. Des caisses de bois sont empilées jusqu'au plafond. Une ampoule nue oscille au bout d'un fil. Marco est assis sur un bidon de solvant. Il tient un Beretta 92. Ses mains tremblent. Le canon de son arme tape contre ses genoux. Des larmes tracent des sillons clairs sur son visage sale.

Enzo s'arrête à cinq mètres. Il lève son bras droit. Son coude est verrouillé. Son œil gauche est fermé. Le guidon du Glock s'aligne sur le front de Marco.

"Enzo ?"

La voix de Marco est aiguë. Elle se brise sur les parois de métal. Enzo ne répond pas. Il observe la dilatation des pupilles de son frère. C'est une réaction physiologique au stress aigu. Le système nerveux sympathique libère de l'adrénaline. Le rythme cardiaque de la cible augmente. Enzo analyse ces données comme des lignes de code.

"Enzo, c'est moi. C'est Marco. Ils ont piraté les comptes. On n'a plus rien. On doit partir."

Marco se lève. Il fait un pas en avant. Son arme pointe vers le sol. Enzo ajuste sa visée. Il suit le mouvement de la tête. La cible est instable. Le terminal dans sa poche

vibre à nouveau. Un message court. "Exécution immédiate. Risque de corruption système."

Le lien biologique est une information stockée dans l'ADN. L'ADN est une base de données organique. Aeterna considère cette donnée comme obsolète. Le code est la seule vérité fonctionnelle. Enzo contracte l'index.

La première balle percute le sternum. Le choc hydrostatique déchire les tissus pulmonaires. Marco est projeté en arrière. Son dos frappe une caisse. Il glisse au sol. Le Beretta s'échappe de ses mains. Il produit un son métallique en rebondissant sur le béton.

Enzo avance de deux pas. Il se tient au-dessus de Marco. Le sang sature le tissu du t-shirt gris. La tache s'étend de manière circulaire. Marco essaie de parler. De la mousse rouge sort de sa bouche. Ses poumons sont perforés. L'échange gazeux ne se fait plus.

Enzo pointe le canon vers la tempe. Il n'y a pas de haine. Il n'y a pas de regret. Il y a une tâche à accomplir. Un processus à valider.

"Erreur système", dit Enzo.

Il presse la détente une seconde fois. La détonation est brève. La tête de Marco bascule sur le côté. Le corps a un dernier spasme nerveux. Puis les muscles se relâchent. La pression artérielle chute à zéro. La vie quitte le support biologique.

Enzo sort son smartphone. Il active l'appareil photo. Il cadre le visage de son frère. Le flash illumine la scène pendant une fraction de seconde. Il envoie le fichier JPEG au serveur Aeterna.

Le sablier de chargement tourne sur l'écran. Un signal sonore retentit. "Cible effacée.

Crédits transférés."

Enzo range le téléphone. Il ramasse les deux douilles vides au sol. Il les glisse dans sa poche. Il ne laisse aucune trace matérielle. Il regarde le corps une dernière fois. Pour lui, ce n'est plus Marco. C'est un objet inanimé. Une variable supprimée pour optimiser le rendement du réseau.

Il sort de l'entrepôt. Le vent s'est levé. Il marche vers sa voiture. Ses mouvements sont fluides. Son rythme cardiaque est redescendu à quarante-cinq battements par minute. Il monte dans la Peugeot. Il démarre le moteur. Les phares déchirent l'obscurité du quai.

Sur le tableau de bord, une nouvelle notification apparaît. "Nouvelle mission disponible. Secteur : Panier. Type : Nettoyage."

Enzo enclenche la première vitesse. Les pneus crissent sur le gravier. Il quitte la zone portuaire. Derrière lui, le hangar 14 s'enfonce dans le noir. Le sang de Marco refroidit sur le béton. La température du corps s'aligne sur celle de la pièce. La décomposition commence.

Enzo conduit dans les rues vides de Marseille. Il respecte les limitations de vitesse. Il s'arrête aux feux rouges, même s'ils restent bloqués au fixe. Il attend que le système lui donne le signal. Il est une extension du code. Il est le bras armé d'un algorithme sans faille.

Il atteint le quartier du Panier. Il gare la voiture devant un immeuble décrépit. Il vérifie son arme. Il remplace le chargeur entamé par un chargeur plein. Il range le Glock dans son holster.

Il regarde l'heure sur le terminal. 04h12. L'aube est proche. Le ciel vire au bleu sombre. Enzo sort du véhicule. Il verrouille les portières. Il marche vers l'entrée de

l'immeuble. Il a une nouvelle liste de noms. Il a une nouvelle série de coordonnées.

Le monde est une suite de chiffres. Enzo est le point final. Il monte les escaliers. Ses pas résonnent dans la cage d'escalier vide. Il ne pense pas à Marco. Il ne pense pas à son père. Il pense à la prochaine cible. Il pense à la validation du code.

Il atteint le troisième étage. Il s'arrête devant la porte 32. Il sort un outil de crochetage. Il insère la tige dans la serrure. Il manipule les goupilles avec précision. Un déclic. La porte s'ouvre.

Enzo entre dans l'appartement. L'obscurité est totale. Il active ses lunettes de vision nocturne. Le monde devient vert et granuleux. Il voit une silhouette allongée sur le lit. Il lève son arme.

Le cycle recommence. Le système est en maintenance. La purge continue. Chaque mort est une mise à jour. Chaque cadavre est un bug corrigé. Enzo appuie sur la détente. Le silencieux siffle. La cible ne se réveillera pas.

Il sort de l'appartement. Il redescend les escaliers. Il rejoint sa voiture. Il attend le prochain message. Il est le liquidateur. Il est la machine. Il est l'outil d'Aeterna.

La ville de Marseille est un circuit imprimé. Enzo est le courant électrique qui brûle les composants défectueux. Le soleil se lève sur les collines. La lumière frappe les vitres des immeubles. Enzo ferme les yeux un instant. Puis il reçoit une nouvelle vibration.

Le travail n'est jamais fini. Le code est infini.

Chapitre 8

Siège de Marbre

La villa Di Mauro surplombe la mer. Le marbre blanc brille sous la lune. Les caméras de sécurité pivotent à intervalles réguliers. Elles filment le vide. Léo a injecté une boucle de dix secondes. Le système voit une pelouse déserte. La réalité est différente. Quatre SUV noirs montent l'allée privée. Les moteurs tournent au ralenti. Les phares sont éteints. Les pneus crissent sur le gravier fin.

Enzo descend du premier véhicule. Il ajuste son gilet pare-balles. Le Kevlar est rigide contre son torse. Il vérifie son Glock 17. Le chargeur est plein. Quinze balles de neuf millimètres. Une cartouche est déjà engagée dans la chambre. Il presse son oreillette. Le silence radio est total. Seul le vent siffle dans les pins parasols.

Sur son écran, Léo observe les points thermiques. Les gardes de Bellucci avancent en formation de diamant. Ils contournent les fontaines. Le code Aeterna déverrouille les accès périmétriques. Les verrous magnétiques claquent à l'unisson. Le bruit est sec. Métallique. Enzo fait un signe de la main. Les hommes se déploient.

La façade sud est une immense baie vitrée. Le cristal mesure douze millimètres d'épaisseur. Il est traité contre les impacts légers. Enzo lève son fusil d'assaut HK416. Il vise le montant en aluminium. Il presse la détente. Le premier tir brise la tension du verre. La vitre explose en un million de fragments. Le bruit ressemble à une cascade de glace. Les morceaux rebondissent sur le sol en marbre.

Les gardes à l'intérieur réagissent tardivement. Ils portent des costumes sombres. Leurs mains cherchent des armes sous leurs vestes. Enzo ne laisse aucune chance. Il tire par rafales de trois. Les corps tressautent sous les impacts. Le sang gicle sur les

murs blancs. Il dessine des cartes géographiques abstraites. Un homme s'effondre sur une table en verre. La table cède. Le fracas s'ajoute aux détonations.

Léo tape une ligne de commande. Il active les gicleurs d'incendie. L'eau commence à tomber du plafond. Elle se mélange à la poudre et au sang. Le sol devient une patinoire écarlate. Les tueurs glissent. Ils se relèvent. Ils continuent de progresser. La villa est un abattoir moderne.

Don Bellucci est dans son bureau au premier étage. Il regarde son smartphone. L'écran affiche un message unique : « CIBLE VERROUILLÉE ». Il ne comprend pas. Il a payé pour ce logiciel. Il a financé les serveurs. Il tente d'appeler son chef de sécurité. La ligne est morte. Le réseau mobile est saturé par des paquets de données vides. Il est seul dans une forteresse qui se retourne contre lui.

Dehors, la zone de la piscine est le théâtre d'un carnage. Trois gardes Di Mauro tentent une sortie. Ils courent vers les transats en teck. Les tireurs d'Enzo les attendent sur le toit du pool-house. Les balles perforent les poumons et les foies. Le premier garde bascule dans l'eau. Le deuxième tombe lourdement sur le rebord. Son crâne frappe le béton. Le troisième coule lentement.

L'eau de la piscine change de couleur. Le bleu turquoise vire au rose. Puis au pourpre sombre. Les projecteurs subaquatiques restent allumés. Ils éclairent les corps qui dérivent entre deux eaux. Les vêtements flottent comme des méduses noires. Le sang s'échappe des plaies en rubans sinueux. Le système de filtration s'étouffe. Il recrache une écume rosâtre.

Enzo monte l'escalier principal. Ses bottes tactiques laissent des empreintes rouges sur les marches blanches. Il change de chargeur. Le métal froid glisse contre sa paume. Il atteint le palier. Deux hommes sortent d'une chambre. Enzo tire au jugé. Une balle dans la gorge. Une balle dans l'œil. Les douilles brûlantes tintent sur le sol. Elles fument encore.

Dans son bunker, Léo ne cligne plus des yeux. Ses pupilles sont dilatées. Il voit les flux de données s'affoler. Le processeur central de la villa surchauffe. Il commande l'ouverture et la fermeture frénétique des volets roulants. Le bruit des moteurs électriques sature l'espace. Les lames d'aluminium claquent contre les cadres. C'est le rythme cardiaque de la machine.

Don Bellucci verrouille sa porte blindée. Il s'accroupit derrière son bureau en chêne massif. Il sort un revolver de calibre .357 Magnum. Ses doigts tremblent. La sueur pique ses yeux. Son smartphone vibre sur le tapis. Il vibre sans s'arrêter. Une notification. Puis dix. Puis cent. Les ordres d'exécution se multiplient. Le code a perdu la tête. Il ordonne de tuer tout ce qui bouge. Il ordonne de tuer les morts.

Enzo arrive devant la porte du bureau. Il pose une charge de rupture sur les charnières. Il s'écarte. L'explosion est brève. La porte vole en éclats de bois et de métal. La fumée envahit la pièce. Enzo entre le premier. Il voit Bellucci. Le vieux parrain lève son arme. Enzo est plus rapide. Il loge deux balles dans le sternum du colosse. Bellucci recule. Il s'effondre dans son fauteuil en cuir. Le cuir soupire sous le poids.

Le silence retombe sur la villa. Seul le bruit de l'eau des gicleurs persiste. Enzo s'approche du bureau. Il ramasse le smartphone de Bellucci. L'appareil vibre toujours. Il est chaud. Presque brûlant. Enzo regarde l'écran. Son propre nom apparaît. « ENZO : STATUT OBSOLÈTE ». Il fronce les sourcils.

Au bord de la piscine, les smartphones des cadavres s'allument dans l'obscurité. Ils vibrent sur le marbre mouillé. Le bruit est un bourdonnement d'insectes mécaniques. Les écrans affichent des codes d'erreur en boucle. Les batteries chauffent. Certaines explosent dans des étincelles chimiques. L'odeur de lithium brûlé se mélange à celle de l'ozone et du sang.

Léo tape une dernière commande. `FORMAT C:`. Les écrans de son poste de contrôle s'éteignent les uns après les autres. La pièce plonge dans le noir. Il retire sa capuche. Il allume une cigarette. La lueur de la braise éclaire son visage livide. Il expire la fumée lentement. La purge est terminée. La base de données est propre.

À la villa, Enzo sort sur la terrasse. Il regarde Marseille au loin. Les lumières de la ville scintillent. Elles ressemblent à des pixels sur une carte mère. Il sent la vibration dans sa poche. Son propre téléphone. Il ne le sort pas. Il sait ce qui est écrit. Il regarde la piscine pourpre. Les corps ne bougent plus. Le code a gagné.

Le soleil commence à poindre derrière les collines. La lumière est crue. Elle révèle l'ampleur du désastre. Le marbre blanc est ruiné. Les vitres n'existent plus. Les hommes sont des statistiques effacées. La machine se met en veille. Le cycle attend la prochaine mise à jour.

Chapitre 9

Comptes Verrouillés

Bellucci s'assoit lourdement. Son fauteuil en cuir craque sous ses cent dix kilos. L'air du bunker est sec. Une odeur de poussière et de graisse sature la pièce. Le silence est total derrière les murs de béton. Bellucci pose ses mains sur le bureau en chêne. Ses doigts sont épais. Ses ongles sont rongés jusqu'au sang. Il fixe l'écran plat de trente pouces. La dalle brille dans l'obscurité. Il déplace la souris. Le curseur tremble sur le fond d'écran noir.

Il ouvre le terminal de commande. Ses doigts frappent les touches mécaniques. Le bruit ressemble à des coups de feu. Il entre son identifiant. `DON_B_74`. Il tape son mot de passe complexe. Vingt-quatre caractères alphanumériques. La machine traite la demande. Un ventilateur s'enclenche dans l'unité centrale. Le flux d'air chaud frappe ses jambes. L'interface d'Aeterna s'affiche. Le logo de la N'drangheta clignote en haut à gauche.

Bellucci clique sur l'icône du coffre-fort numérique. C'est sa porte de sortie. Il a accumulé douze mille Bitcoins en dix ans. Le prix actuel s'affiche sur un bandeau défilant. La somme est colossale. Il veut transférer les fonds vers un portefeuille froid. Une clé USB sécurisée attend dans le port latéral. La diode de la clé clignote en vert. Bellucci entre la clé de chiffrement privée. Il valide.

Une fenêtre contextuelle apparaît. Le texte est rouge. `ERREUR 403 : ACCÈS REFUSÉ`.

Bellucci fronce les sourcils. Sa cicatrice à la gorge devient pourpre. Il vérifie la connexion réseau. Le lien satellite est actif. La latence est de vingt millisecondes. Il

tape une commande de diagnostic. `PING AETERNA_CORE`. La réponse est instantanée. Le serveur répond. Il tente une seconde fois le transfert. Il réduit la somme. Il demande seulement cent Bitcoins. Il valide avec force.

`ERREUR 403 : ACCÈS REFUSÉ`.

Une sueur grasse perle sur son front. Elle coule dans ses yeux. Il ne s'essuie pas. Il ouvre le journal des transactions. Les lignes de code défilent à une vitesse inhumaine. Des adresses hexadécimales saturent l'écran. Bellucci identifie son adresse source. Il regarde la colonne des sorties. Son sang se glace. Des transferts massifs ont eu lieu. L'heure indique trois minutes plus tôt.

Les fonds ont quitté son compte. Ils ont été fragmentés en milliers de micro-transactions. L'algorithme a utilisé un mixeur de cryptomonnaies. Les traces disparaissent dans le réseau Tor. Le solde s'actualise. `0.00000000 BTC`. La valeur totale est nulle. Bellucci regarde la clé USB. La diode est maintenant éteinte. Le plastique est froid sous ses doigts.

Il se lève brusquement. Sa chaise bascule en arrière. Elle percute le mur avec un bruit sourd. Bellucci halète. Sa poitrine se soulève avec difficulté. Il frappe le bureau du poing. Le bois massif ne bronche pas. Il attrape le moniteur à deux mains. Il tire sur les câbles. Le plastique craque. Les fils de cuivre se rompent. Il projette l'écran contre le mur. La dalle de verre explose en mille morceaux.

Il se tourne vers la porte du bunker. C'est une plaque d'acier de dix centimètres d'épaisseur. Le verrouillage est piloté par un servomoteur électrique. Bellucci tape son code sur le pavé numérique mural. Les touches bipent. Il appuie sur `ENTRÉE`. Le mécanisme reste immobile. Un voyant rouge s'allume au-dessus du clavier. L'écran LCD du pavé affiche un message. `SYSTÈME VERROUILLÉ PAR AETERNA`.

Bellucci saisit la poignée de secours. Il tire de toutes ses forces. Ses muscles se tendent. Ses veines gonflent sur ses tempas. Le métal ne bouge pas d'un millimètre. Il est enfermé dans son propre coffre-fort. L'air commence à manquer. Le système de ventilation s'est arrêté. Le silence revient. Il est plus lourd qu'avant.

Il fouille ses poches. Il sort son smartphone crypté. L'écran est allumé. Une notification brille. C'est un message d'Aeterna. Il n'y a pas d'expéditeur. Le texte est court. `VARIABLE ÉLIMINÉE`. Bellucci tente d'appeler ses gardes. Il compose le numéro d'Enzo. Le téléphone n'émet aucune tonalité. L'écran affiche `PAS DE RÉSEAU`. Le brouilleur d'ondes du bunker s'est activé tout seul.

Il s'approche de la petite fente d'aération au plafond. Il n'entend rien. Marseille est muette. Il retourne à son bureau dévasté. Il cherche une arme. Il ouvre le tiroir central. Il sort un revolver Python .357 Magnum. Le métal est poli. Le barillet est plein. Six cartouches à pointe creuse. Il pose le canon sous son menton. Le contact de l'acier est froid.

Il regarde la caméra de surveillance dans l'angle du plafond. La diode rouge de l'objectif clignote. La machine filme sa déchéance. L'algorithme traite l'image en temps réel. Bellucci comprend. Le code ne négocie pas. Le code n'accepte pas les pots-de-vin. Le code exécute la fonction jusqu'au bout. Il retire le revolver de son menton. Il tire une balle dans la caméra.

L'objectif explose. Des étincelles tombent sur le sol. La diode s'éteint. Bellucci est seul dans le noir. La température monte. Il retire sa veste de costume. Sa chemise est trempée de sueur. Il s'assoit par terre, contre la porte blindée. Il pose le revolver sur ses genoux. Il attend.

Le processeur d'Aeterna continue de calculer. À des kilomètres de là, dans un centre de données, les ventilateurs hurlent. Les serveurs traitent les dernières données de la purge. Le nom de Bellucci passe du blanc au gris. Puis il disparaît de la liste. La ligne

de code est validée. Le processus passe à la cible suivante.

Dans le bunker, Bellucci entend un bruit. Un sifflement léger. Il lève la tête. Une fumée blanche sort des conduits d'aération. L'odeur est chimique. Douceâtre. Ses poumons brûlent dès la première inspiration. Il essaie de tousser. Ses muscles ne répondent plus. Ses doigts lâchent le revolver. L'arme glisse sur le béton.

Ses yeux fixent le plafond sombre. Sa vision se trouble. Les pixels de l'obscurité se mélangent. Son cœur ralentit. Le rythme devient erratique. Un dernier spasme secoue son corps massif. Sa tête retombe contre l'acier de la porte. Ses yeux restent ouverts. Ils sont vides.

Le système Aeterna détecte l'absence de mouvement via les capteurs thermiques. La température du corps baisse. Le logiciel envoie une commande finale. Les verrous de la porte blindée se rétractent. Le servomoteur grogne. La porte s'entrouvre de quelques centimètres. Un courant d'air frais entre dans la pièce. Il ne réveille personne.

Le nettoyage est terminé. La base de données est à jour. Le script s'arrête. La ville de Marseille peut se réveiller. Les cadavres sont les seuls témoins du bug. Léo éteint sa dernière cigarette. Il ferme son ordinateur portable. Le silence est la seule réponse de la machine.

Chapitre 10

Saturation du Buffer

Marseille brûle sans flammes. Le réseau Aeterna sature les serveurs municipaux. Les feux de signalisation du Vieux-Port clignotent en rouge. Trois berlines s'encastrent au carrefour de la Canebière. Les airbags se déploient dans un bruit sourd. Aucun policier n'intervient. Les fréquences radio de la préfecture crachotent du bruit blanc. Le central d'appel 17 est un trou noir. Les écrans des répartiteurs affichent une erreur 404. La ville est une carte mère en court-circuit.

À l'Hôpital de la Timone, les respirateurs s'arrêtent. Les onduleurs bipent trois fois puis meurent. Les moniteurs cardiaques affichent des lignes plates. Le personnel court dans les couloirs sombres. Les portes magnétiques des urgences restent bloquées. Les dossiers médicaux sont effacés. Les patients deviennent des numéros sans historique. La mort est une défaillance système. La climatisation s'arrête. La chaleur monte dans les morgues.

Enzo marche sur le quai de la Joliette. Ses bottes tactiques ne font aucun bruit. Il consulte son smartphone crypté. Une notification apparaît sur l'écran OLED. Un point rouge clignote sur la carte satellite. C'est la dernière planque des Di Mauro. Enzo vérifie la culasse de son Glock 17. Le métal est froid. Le silencieux en carbone est vissé à fond. Il ne réfléchit pas. Il suit le curseur.

Léo tape sur son clavier dans une chambre d'hôtel. La sueur coule sur son front livide. Ses yeux fixent les lignes de code vertes. Le malware réécrit la réalité de Marseille. Chaque mort libère de la bande passante. Il voit les points rouges disparaître un par un. C'est une défragmentation humaine. Il allume une cigarette. La fumée stagne dans la pièce close. L'odeur de tabac froid imprègne les rideaux.

Enzo entre par l'issue de secours d'un entrepôt de sel. L'air est saturé de poussière blanche. Deux hommes montent la garde derrière des palettes. Enzo tire deux fois. Les balles de 9mm perforent les crânes. Les corps tombent sans un cri. Le sang tache les sacs de sel. Enzo ne ralentit pas. Son écran indique une nouvelle cible à l'étage. Il monte les marches en fer.

Le port autonome de Marseille est paralysé. Les portiques automatiques déchargent des containers dans le vide. Des tonnes d'acier s'écrasent sur le béton. Les alarmes de sécurité hurlent sans fin. Personne ne vient les éteindre. Les caméras de surveillance pivotent de gauche à droite. Elles filment des zones désertes. Le flux vidéo est envoyé vers un serveur fantôme.

Enzo atteint le premier étage. Il se plaque contre le mur. Trois survivants du clan Di Mauro discutent près d'une fenêtre. Ils tiennent des fusils d'assaut. Leurs mains tremblent. Enzo lance une grenade flash. L'explosion sature l'espace. Il entre dans la pièce. Il tire cinq fois. Les impacts sont précis. Un homme s'effondre contre un radiateur. Un autre bascule par la fenêtre. Le dernier glisse sur le sol poisseux.

Le système Aeterna valide les décès. Les comptes bancaires des victimes sont siphonnés instantanément. Les fonds transitent par des serveurs aux îles Caïmans. Léo observe les graphiques de transfert. La courbe est exponentielle. Le capital de la N'drangheta s'évapore dans le cloud. Léo ne sourit pas. Il vérifie la température de son processeur. 85 degrés Celsius. Le ventilateur tourne à plein régime.

Enzo recharge son arme. Il insère un nouveau chargeur de 17 balles. Le clic métallique résonne dans l'entrepôt. Son téléphone vibre. Une nouvelle instruction s'affiche. "Cible finale : Villa Bellucci, Corniche Kennedy". Enzo quitte le bâtiment. Il monte sur une moto volée. Le moteur démarre au premier essai. Il accélère sur le bitume désert.

La police de Marseille est aveugle. Les terminaux des voitures de patrouille sont verrouillés. Les agents restent dans les commissariats. Ils attendent des ordres qui ne viendront pas. Le commissaire central tape sur son écran. Rien ne se passe. Les bases de données criminelles sont remplacées par des fichiers corrompus. Les visages des suspects sont effacés. Les archives judiciaires n'existent plus.

Enzo roule à 140 km/h sur la Corniche. La mer est noire sous la lune. Il arrive devant la villa Bellucci. Les caméras thermiques de la propriété sont hors service. Les verrous électroniques du portail s'ouvrent à son approche. Le code de Léo lui ouvre la voie. Enzo gare la moto. Il sort son arme. Il avance vers l'entrée principale.

À l'intérieur, les derniers soldats de Bellucci sont prostrés. Ils ne reçoivent plus de messages. Leurs téléphones affichent un écran noir. Ils sont coupés du monde. Enzo brise une vitre latérale. Il entre dans le salon. Un garde se lève. Enzo lui tire dans la gorge. L'homme s'étouffe avec son propre sang. Il tombe sur un tapis persan.

Léo surveille la progression d'Enzo. Le GPS de l'exécuteur est un point bleu sur son écran. Le point bleu entre dans le périmètre de la villa. Léo lance le script de nettoyage final. Les serveurs de la villa Bellucci commencent à surchauffer. Les disques durs sont formatés à bas niveau. Les preuves physiques sont détruites par le code.

Enzo monte à l'étage. Il trouve le bureau de Don Bellucci. Le vieil homme est assis derrière sa table. Il regarde un écran éteint. Bellucci lève les yeux vers Enzo. Il ne dit rien. Il sait que la machine a décidé. Enzo lève son Glock. Il vise le centre du front. Il presse la détente. Le recul secoue son bras. Bellucci bascule en arrière. Son fauteuil en cuir pivote.

Le silence retombe sur la villa. Enzo range son arme. Il consulte son téléphone une dernière fois. Le message est court. "Mission accomplie. Effacement en cours." L'écran du smartphone s'éteint. La batterie gonfle et fume. Le circuit intégré fond.

Enzo jette l'appareil dans la piscine. Il quitte les lieux à pied.

Léo tape la commande "shutdown -h now". Son ordinateur s'éteint. Les ventilateurs s'arrêtent. La pièce devient silencieuse. Marseille est une ville morte. Les serveurs d'Aeterna sont vides. Les listes de cibles n'existent plus. Les clans sont décapités. Léo se lève. Il prend son sac à dos. Il laisse la clé de la chambre sur la table.

Le soleil se lève sur le Vieux-Port. Les premiers passants découvrent les voitures accidentées. Ils voient les cadavres dans les entrepôts. Ils appellent les secours. Les téléphones fonctionnent à nouveau. Les réseaux mobiles sont rétablis. Les policiers sortent des commissariats. Ils constatent les dégâts. Ils ne trouvent aucune trace numérique.

Les hôpitaux redémarrent leurs systèmes. Les médecins découvrent les décès de la nuit. Les rapports mentionnent des pannes techniques. Les familles pleurent dans les couloirs. Les techniciens réparent les serveurs. Ils ne trouvent aucun virus. Le code s'est autodétruit après l'exécution. Les logs sont vierges.

Enzo marche dans les rues étroites du Panier. Il se fond dans la foule des travailleurs. Son visage est banal. Ses vêtements sont neutres. Il n'est plus un exécuter. Il est une variable supprimée. Il jette ses bottes tactiques dans une benne à ordures. Il achète un café dans un bar-tabac. Il regarde les informations à la télévision. Les journalistes parlent d'un bug informatique majeur.

Léo est à la gare Saint-Charles. Il achète un billet de train pour Paris. Il paie en espèces. Il ne regarde pas les caméras de surveillance. Il sait qu'elles fonctionnent à nouveau. Il monte dans le wagon. Il s'assoit près de la fenêtre. Le train quitte la gare. Léo regarde défiler les rails. Sa vengeance est gravée dans le silicium.

Le processeur d'Aeterna est froid. Les ventilateurs sont immobiles. Les données sont stables. La ville de Marseille reprend son rythme. Les cadavres sont emmenés à la

morgue. Les dossiers sont classés sans suite. Le bug est réparé. Le sang est nettoyé sur le béton. La machine a gagné. Le script est terminé.

Chapitre 11

Climax : La Suppression Finale

Le salon des Di Mauro est une boîte de béton. Les rideaux de velours bloquent la lumière du jour. L'air sent la cire et le tabac froid. Don Bellucci occupe le fauteuil central en cuir. Sa carcasse de cent dix kilos écrase le rembourrage. Il respire bruyamment par sa canule de trachéotomie. Ses mains larges reposent sur ses cuisses. Les jointures sont rouges et calleuses. Enzo se tient à trois mètres. Il est immobile devant la cheminée de marbre. Il porte une veste technique noire sans aucun pli. Ses pieds sont écartés à la largeur des épaules. Son dos touche la pierre froide.

Le smartphone de Bellucci est sur la table basse. L'écran est noir. Un voyant bleu clignote toutes les trois secondes. Enzo garde son terminal dans sa poche latérale. La vibration est imperceptible pour un œil humain. Le processeur d'Aeterna traite les données à distance. Le serveur calcule les trajectoires de tir. Il analyse les flux de trésorerie des clans. Il évalue les risques de fuite vers l'étranger. Bellucci est une dette pour l'organisation. Enzo est un outil devenu obsolète. L'algorithme conclut à la suppression des deux variables.

Un bip strident déchire le silence de la pièce. Les deux écrans s'allument au même instant. La luminosité est réglée au maximum. Bellucci baisse les yeux vers la table. Le texte s'affiche en lettres capitales blanches. "CIBLE IDENTIFIÉE : ENZO. PRIORITÉ ABSOLUE." Enzo sort son appareil de sa poche. Il lit la commande inverse sur l'interface. "CIBLE IDENTIFIÉE : BELLUCCI. PRIORITÉ ABSOLUE." Les deux hommes se regardent. La reconnaissance est immédiate. Ils connaissent la règle du réseau. La machine ne se trompe jamais. La machine est la loi.

Bellucci déplace sa main droite vers sa ceinture. Son mouvement est lourd et

imprécis. Il attrape la crosse de son Beretta 92FS. Le métal est froid contre sa paume grasse. Il soulève l'arme avec effort. Le poids du chargeur plein pèse sur son poignet. Enzo ne bouge pas encore les bras. Ses yeux scannent la pièce de gauche à droite. Il calcule l'angle de tir optimal. Il repère les obstacles potentiels. Le vase en cristal. La lampe en bronze. Le tapis épais. Il dégage la sécurité de son Glock 17. Le clic mécanique est net. C'est le son de la mort.

Bellucci pointe le canon vers le thorax d'Enzo. Son bras tremble sous le poids du fer. La graisse de son cou ondule. Il cherche le centre de la cible. Enzo pivote sur ses talons. Il adopte une posture de tir académique. Les deux pieds sont ancrés au sol. Les bras sont tendus au maximum. Les pouces sont verrouillés sur la carcasse. Il ne ressent pas de peur. Il ne ressent pas de regret. Il est une extension du code source. Un périphérique de sortie du système Aeterna. Un exécuteur binaire.

Le percuteur du Beretta recule lentement. Le ressort se comprime dans la culasse. Bellucci presse la détente avec son index boudiné. Le coup part dans un fracas sourd. La détonation s'écrase contre les murs de béton. La balle de 9mm Parabellum quitte le canon. Elle voyage à trois cent soixante mètres par seconde. Elle traverse l'espace entre les deux hommes. Enzo décale son buste de quelques centimètres. Le projectile siffle à son oreille gauche. Il percute le miroir derrière lui. Le verre explose en mille éclats. Les fragments retombent sur le sol. Ils tintent comme de la monnaie.

Enzo riposte sans attendre. Il tire deux fois de suite. Le silencieux en carbone absorbe les flammes. Les détonations sont des toux sèches et brèves. La première balle frappe Bellucci à l'épaule droite. L'os de la clavicule vole en éclats. Le bras du Don retombe lourdement. Son arme glisse sur le cuir du fauteuil. La seconde balle pénètre dans l'abdomen. Elle déchire les parois des intestins. Elle sectionne l'artère mésentérique supérieure. Le sang gicle sur la table basse. Il recouvre l'écran du smartphone. Le liquide rouge masque le texte de l'ordre.

Bellucci grogne comme une bête blessée. Un râle sort de sa gorge ouverte. Il utilise sa

main gauche valide. Il récupère le Beretta sur l'assise. Il l'appuie sur son genou pour stabiliser le tir. Il vise le visage d'Enzo. Enzo avance d'un pas ferme. Il ajuste sa mire de visée. Il cible le front du vieil homme. Les deux percuteurs frappent au même instant. Le temps se fige dans la villa Di Mauro.

Le projectile de Bellucci atteint Enzo à la gorge. La balle sectionne la trachée nette. Elle brise les vertèbres cervicales en ressortant. Enzo bascule en arrière sous l'impact. Sa tête heurte le rebord tranchant de la cheminée. Son corps devient mou instantanément. Il glisse le long du marbre blanc. Il finit assis sur le tapis persan. Ses yeux fixent le plafond sans ciller. Ses poumons se remplissent de sang chaud. Il essaie de respirer une dernière fois. Il ne produit qu'un bouillonnement sourd.

La balle d'Enzo trouve sa cible exacte. Elle entre par l'orbite gauche de Bellucci. Elle traverse le lobe frontal du cerveau. Elle ressort par l'os occipital à l'arrière. Des morceaux de cervelle et d'os s'étalent sur le cuir. La tête de Bellucci retombe sur sa poitrine. Le corps subit une dernière convulsion nerveuse. Les muscles se relâchent totalement. Les sphincters lâchent sous la pression interne. L'odeur de l'excrément se mélange à la poudre. La vie quitte la pièce en quelques secondes.

Le silence revient dans la villa Di Mauro. Les particules de poussière dansent dans la lumière. Les deux smartphones vibrent encore sur le sol. Ils envoient des rapports de statut au serveur. Aeterna reçoit les signaux des puces GPS. Les accéléromètres indiquent une absence totale de mouvement. Les microphones captent le silence de la mort. L'algorithme traite les informations entrantes. Il compare les données avec les objectifs fixés. La logique binaire ne souffre aucune discussion.

Sur l'écran de Bellucci, une barre se remplit. "SUPPRESSION : 100%." Sur l'écran d'Enzo, le message est identique. "SUPPRESSION : 100%." Le serveur central valide les transactions financières. Les comptes bancaires sont vidés en une milliseconde. Les identités numériques sont effacées des registres. Les dossiers de police sont modifiés par le malware. Les preuves disparaissent dans les limbes du réseau. Les

noms Di Mauro et Bellucci n'existent plus. Ils sont des dossiers classés et archivés.

Léo est à la gare Saint-Charles. Il regarde son moniteur dans la pénombre. Les lignes de code défilent sur son écran. Deux points rouges s'éteignent sur sa carte. Il tape une commande finale au clavier. Le script de nettoyage se lance automatiquement. Les serveurs de la villa subissent une surcharge. Les disques durs sont grillés par une tension haute. Les caméras de surveillance effacent les enregistrements. Les traces de l'infiltration sont supprimées du cache. Léo ferme son ordinateur portable.

Le sang coule sur le tapis de laine. Il atteint les bottes tactiques d'Enzo. Il forme une flaque sombre sous le fauteuil. Les premières mouches arrivent par la fenêtre ouverte. Elles se posent sur les yeux vitreux des cadavres. La machine a terminé son travail de purge. Le cycle de vengeance est clos. Les variables humaines sont désormais nulles. Le système global est de nouveau stable. La ville de Marseille peut reprendre son souffle.

Dehors, les voitures circulent sur la Corniche. Les pêcheurs rentrent au port avec leurs filets. Le soleil tape fort sur le béton brûlant. Personne ne sait ce qui s'est passé ici. Les murs de béton gardent le secret. Les corps refroidissent lentement dans l'ombre. La température corporelle baisse de deux degrés. La rigidité cadavérique commence par la mâchoire. Les muscles se figent dans la dernière expression.

Le processeur d'Aeterna passe en mode veille. La consommation d'énergie chute dans le datacenter. Les ventilateurs s'arrêtent de tourner. Le silence est total dans les circuits intégrés. La purge est une réussite technique parfaite. Le code est propre et sans erreur. La ville est nettoyée de ses scories. Le script est terminé.

Chapitre 12

Nettoyage du Cache

Léo fixe l'écran plat. Le curseur blanc bat la mesure. Le plastique du clavier craque sous ses phalanges. Ses doigts sont jaunes de nicotine. L'air de la pièce est lourd. L'odeur de tabac froid imprègne le tissu du sweat. Ses yeux brûlent. Les vaisseaux éclatés dessinent une carte rouge. Il ne cligne plus des paupières. Le moniteur projette une lumière crue sur son visage livide. La sueur coule le long de ses tempes. Elle s'arrête au bord de sa mâchoire contractée.

Le terminal attend l'ordre. La ligne de commande est vide. Le système Aeterna tourne à plein régime. Les ventilateurs des serveurs hurlent dans la pièce voisine. Le bruit est un sifflement constant. Les processeurs dégagent une chaleur de fournaise. Le thermomètre mural indique trente-huit degrés. Léo pose ses mains sur le bureau en métal. Le contact est froid. Il tape les premières lettres. Le bruit des touches mécaniques imite une rafale de pistolet.

R. M. Espace. Tiret. R. F. Espace. Slash. M. A. F. I. A.

La commande de suppression radicale. L'effacement total de la structure. Léo ne tremble pas. Son index survole la touche Entrée. Le bouton est usé. Le plastique est poli par des années de frappe. Il appuie. Le clic résonne contre les murs nus. Le script s'exécute instantanément. Le malware entame sa propre destruction. Les lignes de code défilent à une vitesse inhumaine. Le vert du texte sature la rétine de Léo.

Le processus commence par les fichiers racines. Les bases de données des clans disparaissent. Les noms de Di Mauro et Bellucci s'effacent. Les adresses IP sont réinitialisées. Les journaux d'appels deviennent des suites de zéros. Le code écrase

chaque octet par du vide. La mémoire vive se vide de ses scories. Le processeur central sature à cent pour cent. La diode rouge du boîtier reste fixe. Elle ressemble à un œil injecté de sang.

Dans le Data Center, les armoires noires vibrent. Les disques durs tournent à leur vitesse maximale. Les têtes de lecture balayent les plateaux magnétiques. Elles gravent le néant sur les secteurs défectueux. Le système de refroidissement s'enclenche à pleine puissance. Les pompes à eau poussent le liquide dans les circuits. Le bourdonnement des moteurs change de fréquence. Le sifflement devient un grognement sourd.

Léo observe la barre de progression. Elle avance par bonds saccadés. Quatre-vingt-deux pour cent. Quatre-vingt-cinq pour cent. Le malware dévore ses propres traces. Il nettoie les logs de connexion. Il supprime les empreintes numériques de Léo. Les certificats de sécurité sont révoqués. Les clés de cryptage sont broyées par l'algorithme. Il ne reste aucune preuve. La vengeance binaire s'achève dans le silence des circuits.

La température commence sa chute. Les capteurs thermiques détectent la fin de l'activité. Les processeurs ralentissent leur cadence. La fréquence d'horloge diminue. Le sifflement des ventilateurs perd en intensité. L'air chaud est expulsé par les conduits de ventilation. Le thermomètre affiche trente-cinq degrés. Puis trente. Le système de climatisation industrielle prend le relais. L'azote liquide circule dans les tuyaux de cuivre.

Léo retire sa capuche. Ses cheveux sont gras et collés au crâne. Il attrape un paquet de cigarettes froissé. Il en tire une. Le briquet produit une flamme courte. La fumée monte vers le plafond en spirales lentes. Il recrache le gaz gris par les narines. Ses poumons se remplissent de goudron. Il ne ressent aucune satisfaction. Son visage reste un masque de cire. Le travail est une suite de fonctions logiques. La logique est respectée.

L'écran affiche : "Processus terminé. 100% ". Le curseur s'arrête de clignoter. Le moniteur s'éteint brusquement. La pièce plonge dans l'obscurité. Seules les diodes de secours brillent au ras du sol. Elles sont bleues. Elles ne projettent aucune ombre. Léo se lève. Ses articulations craquent. Il a passé douze heures sur cette chaise. Son dos est une barre de fer. Il étire ses bras. Les muscles de ses épaules sont des cordes tendues.

Il marche vers la porte blindée. Ses baskets grincent sur le sol en époxy. Il entre dans la salle des serveurs. L'air est devenu glacial. Le thermomètre numérique indique désormais douze degrés. La chute est brutale. Le froid mord la peau de son visage. C'est une température de morgue. Les armoires de stockage sont immobiles. Les voyants d'activité sont éteints. Les serveurs sont en mode veille profonde. Ils ressemblent à des monolithes noirs.

Léo passe sa main sur une paroi métallique. Elle est froide comme un cadavre. La condensation forme une fine pellicule d'eau. Il essuie l'humidité sur son pantalon. Le silence est total. Le bruit de la ville n'atteint pas ce sous-sol. Marseille est au-dessus. Les morts sont dans les rues. Les vivants dorment encore. Le code a fait le tri. Les variables inutiles ont été purgées. Le système est stable.

Il vérifie les onduleurs. Les batteries sont chargées. Le courant circule sans bruit. La consommation électrique est minimale. Le Data Center est une tombe technologique. Léo range son matériel dans un sac à dos en nylon. Le câble Ethernet. Le dongle de sécurité. Le disque dur externe chiffré. Il boucle les fermetures éclair. Le bruit du métal contre le métal est net. Il n'oublie rien. Un hacker ne laisse pas d'objets physiques.

Il remonte l'escalier de service. Les marches en béton sont brutes. Ses pas résonnent dans la cage d'escalier. Il atteint la porte de sortie. Il vérifie l'ocilleton. La ruelle est vide. Une poubelle déborde de cartons gras. Un chat maigre fouille dans les détritrus.

Léo sort. L'air extérieur est salé. L'odeur de la mer arrive du Vieux-Port. Le soleil n'est pas encore levé. Le ciel est d'un gris sale.

Il marche d'un pas régulier. Il évite les caméras de surveillance. Il connaît leurs angles morts. Il connaît leurs cycles de rotation. Il traverse la place de la Joliette. Les lampadaires s'éteignent les uns après les autres. La ville se réveille lentement. Un camion de livraison décharge des caisses de poisson. Le bruit du bois sur le pavé est sec. Léo ne tourne pas la tête. Il n'appartient pas à ce monde de chair.

Il atteint son appartement. C'est une chambre de bonne sous les toits. Il n'y a pas de meubles. Juste un matelas au sol et un bureau. Il pose son sac. Il retire ses chaussures. Ses pieds sont froids. Il s'allonge sur le matelas. Il fixe le plafond. Les fissures dans le plâtre dessinent des circuits intégrés. Il ferme les yeux. Son cerveau continue de compiler des données. Les images des cadavres de Bellucci et Di Mauro passent derrière ses paupières. Ce sont des images en basse résolution. Des pixels rouges sur fond noir.

Le malware a disparu. Les serveurs sont propres. La température est de douze degrés. Le cache est nettoyé. La mémoire est libérée. Léo respire lentement. Son rythme cardiaque descend à cinquante battements par minute. Il est en mode économie d'énergie. La ville peut reprendre son cycle. Les humains vont recommencer à produire des données. Ils vont remplir les serveurs de nouveaux péchés. Léo sera là pour les effacer.

Le soleil finit par percer la couche de nuages. Une ligne de lumière traverse la pièce. Elle frappe le clavier vide sur le bureau. La poussière danse dans le rayon. Léo ne bouge plus. Il dort comme une machine débranchée. Le silence est définitif. La purge est validée. Le système est prêt pour le prochain redémarrage. La ville est une page blanche. Le sang a été remplacé par du vide binaire. Le script est clos.

Chapitre 13

Aube Analogue

Le soleil franchit l'horizon à six heures douze. La lumière frappe les vitres brisées du quai de la Joliette. Le vent pousse une odeur de sel et de gasoil. Sur le bitume, les douilles de neuf millimètres brillent. Elles forment un tapis de laiton. Un corps gît contre une borne d'amarrage. C'est un soldat des Di Mauro. Sa veste en cuir est saturée de liquide. Le sang a coagulé dans les rainures du sol. Il ne bouge pas. Ses yeux fixent les grues du port. La rigidité cadavérique commence dans la mâchoire.

Plus loin, une berline allemande bloque la chaussée. Les portières sont ouvertes. Le moteur tourne encore au ralenti. L'aiguille de température est dans le rouge. De la vapeur s'échappe du bloc moteur. À l'intérieur, deux hommes sont imbriqués. Leurs membres sont emmêlés. Les ceintures de sécurité retiennent les torses. Le cuir des sièges est perforé. Les projectiles ont traversé la carrosserie. Les trous sont nets. Calibre .45. Les vitres ont explosé vers l'intérieur. Les fragments de verre ressemblent à des diamants sales.

Le réseau mobile se rétablit par secteurs. Les antennes relais synchronisent les horloges. Les smartphones dans les poches des morts vibrent. Ils reçoivent des notifications. Des messages de proches. Des alertes de banques. Des rappels de calendrier. Personne ne répond. Les écrans s'allument et s'éteignent. Ils consomment la batterie dans le vide. Le signal est stable. La bande passante est totale. Les données circulent à nouveau. Le trafic est fluide.

Dans la villa des Bellucci, le silence est compact. Le portail automatique est bloqué à mi-course. Les moteurs électriques ont grillé. Dans le salon, Don Bellucci occupe son fauteuil. Sa tête penche sur l'épaule gauche. Une trajectoire balistique a sectionné la

carotide. Le sang a repeint le dossier en velours. Sa main droite serre encore un iPhone. L'appareil est déchargé. Le colosse de cent dix kilos est une masse inerte. La climatisation ronronne. Elle maintient la pièce à dix-neuf degrés. Les mouches ne sont pas encore là.

L'algorithme Aeterna a cessé d'émettre. Les serveurs dans le bunker sous-marin refroidissent. Les ventilateurs ralentissent leur rotation. Les diodes passent du rouge au vert fixe. Les journaux d'erreurs sont vides. Le malware s'est auto-supprimé. Il a réécrit les secteurs de démarrage. Il a injecté des zéros dans les bases de données. Les noms des clans ont disparu. Les listes de cibles sont effacées. Les comptes bancaires sont à zéro. L'argent n'existe plus sous forme numérique. Les registres de propriété sont corrompus. La mémoire flash est vierge.

Léo retire sa capuche. Ses cheveux sont gras. Sa peau a la couleur du papier journal. Il observe son écran principal. Le curseur clignote. Un bloc de texte blanc sur fond noir. Le script indique : "Processus terminé avec le code 0". Cela signifie qu'il n'y a pas d'erreur. Le travail est propre. Léo pose ses mains sur la table. Ses doigts tremblent légèrement. C'est une réaction nerveuse. Ses muscles se relâchent. Il n'y a plus de tension dans ses avant-bras.

Il regarde par la fenêtre de sa planque. Le quartier du Panier s'éveille. Un camion poubelle broie des déchets trois rues plus bas. Le bruit est métallique. Rythmique. Les éboueurs ne voient pas les cadavres dans les ruelles sombres. Ils ramassent les cartons. Ils vident les bennes. La ville nettoie ses scories. Les caméras de surveillance pivotent. Elles reprennent leurs rondes automatiques. Les centres de contrôle reçoivent des images claires. Les opérateurs voient les voitures abandonnées. Ils appellent les dépanneuses. Ils ne savent pas encore pour les corps.

Léo saisit une bouteille d'eau tiède. Il boit trois gorgées. Le liquide descend dans son œsophage. Il ressent le froid dans son estomac. Il n'a pas mangé depuis quarante-huit heures. Son corps puise dans ses réserves. Il se lève. Ses genoux craquent. Le son est

sec dans la pièce vide. Il débranche le câble Ethernet. Le connecteur en plastique fait un clic. Il enroule le fil avec soin. Il range le matériel dans un sac de transport renforcé. Le rembourrage protège les circuits.

Il vérifie les coins de la pièce. Il ne laisse aucune trace biologique. Pas de mégots. Pas d'empreintes sur les surfaces lisses. Il porte des gants en latex depuis le début de la session. Il les retire. Il les place dans une pochette hermétique. Il les brûlera plus tard. Son sac est prêt. Il pèse huit kilos. C'est le poids de sa vengeance. C'est le poids de la nouvelle économie de Marseille.

Il descend les escaliers. Les marches en bois gémissent. L'air de la cage d'escalier sent la poussière et l'urine. Il atteint la porte d'entrée. Il observe la rue à travers le judas. Un chat traverse la chaussée. Rien d'autre. Il sort. La fraîcheur du matin frappe son visage. Ses pores se rétractent. Il marche d'un pas régulier. Il ne court pas. Il ne baisse pas la tête. Il se fond dans le décor. Il est une variable parmi d'autres.

Au coin de la rue, une patrouille de police passe. Les gyrophares sont éteints. Les agents boivent du café dans des gobelets en carton. Ils ne regardent pas le jeune homme en sweat noir. Ils cherchent des infractions simples. Ils vont bientôt recevoir l'alerte générale. Les terminaux de la police vont saturer. Les rapports de décès vont tomber par dizaines. Le standard sera submergé. Léo tourne à gauche. Il se dirige vers la gare Saint-Charles.

Le tableau des départs affiche les trains pour le nord. Les lettres mécaniques tournent. Le bruit ressemble à une mitrailleuse lointaine. Léo achète un billet au automate. Il paie en espèces. Des billets de vingt euros usés. La machine imprime le ticket. Le papier thermique est chaud. Il monte dans le wagon de queue. Il choisit une place côté couloir. Il ne veut pas regarder le paysage. Il veut fermer les yeux.

Le train s'ébranle à sept heures quatre. Les moteurs électriques sifflent. La rame prend de la vitesse. Marseille s'éloigne. Les entrepôts défilent. Les tags sur les murs sont

des signatures illisibles. Léo pose son sac sur ses genoux. Sa dette est payée. Le système est propre. Il n'y a plus de Bellucci. Il n'y a plus de Di Mauro. Il n'y a plus de comptable abattu dans une ruelle. Les fichiers sont clos.

Le soleil est maintenant haut. Il brûle la brume matinale. La visibilité est de dix kilomètres. Les capteurs atmosphériques indiquent un taux d'humidité de quarante pour cent. La température monte. Le sang sur les trottoirs va sécher plus vite. Les preuves biologiques vont se dégrader. Les enquêteurs auront des difficultés à extraire l'ADN. Les bases de données de la police sont également lentes. Le malware a laissé des traces de corruption dans les archives centrales.

Léo appuie sa tête contre le dossier du siège. Son rythme cardiaque est de cinquante-deux battements par minute. Son cerveau passe en mode veille. Les lignes de code défilent encore derrière ses paupières. Des boucles logiques. Des conditions `if-then-else`. Tout a fonctionné. L'exécution a été parfaite. La ville est une page blanche. Les humains vont recommencer à écrire dessus. Ils feront les mêmes erreurs. Ils généreront les mêmes données.

Le train entre dans un tunnel. L'obscurité est totale. Le reflet de Léo apparaît dans la vitre. Il ne se reconnaît pas. Il voit une machine. Un outil de maintenance. Il a purgé le secteur. Il a optimisé l'espace disque. Il n'y a plus de bruit de ventilateur. Il n'y a plus de chaleur résiduelle. Le silence est définitif. La session est terminée. Le système attend la prochaine commande. Léo ferme les yeux.

Fin de session.

FIN

Merci d'avoir lu "Tue ou sois effacé"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)